Document generated on 07/12/2025 2:24 a.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Bernard Émond, *Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2011*, Montréal, Lux Éditeur, 2011, 125 pages

Paul-Émile Roy

Volume 6, Number 3, Summer 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66793ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, P.-É. (2012). Review of [Bernard Émond, *Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2011*, Montréal, Lux Éditeur, 2011, 125 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *6*(3), 9–9.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

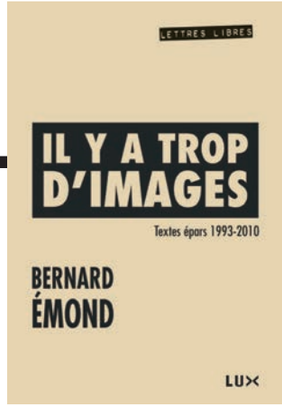
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Bernard Émond
Il y a trop d'images. Textes épars 1993-2011
Montréal, Lux Éditeur, 2011, 125 pages

Comme l'indique le sous-titre, ce livre est composé de textes épars, certains lus à l'occasion d'événements artistiques, certains publiés dans la revue *Relations* comme articles, d'autres rattachés à des circonstances diverses. Et tout cela forme un petit livre de lecture très agréable. Un petit livre très engagé dans les problèmes actuels de la culture et de la modernité.

L'auteur, comme on sait, est cinéaste. Un homme de l'image donc, mais un homme très critique du traitement de l'image et du rôle des médias dans la société actuelle. Il écrit : « Nous sommes devenus des spectateurs désabusés d'une réalité que notre inattention a vidée de sa substance. Tout ce qui transite par la moulinette médiatique est déréalisé, et ce qui n'y accède pas n'a pas d'existence pour nous » (p. 11). Il parle de « l'insondable stupidité des médias de masse » (p. 106), du « tintamarre incessant de la culture de masse » (p. 63), de « cette agitation qui est devenue une technique de conditionnement et d'abrutissement du spectateur dans la culture de masse américaine » (p. 65). Il faut résister, dit-il.

Je souhaiterais que tout le monde lise ce petit livre qui est d'une grande sagesse, d'une grande spiritualité. Il faut être attentif, dit Émond. Il ne faut pas se laisser emporter par le mouvement de la foule. Il faut résister. « Résister à l'insignifiance ambiante, c'est déjà quelque chose, mais pour ne pas tomber dans le cynisme, qui est la maladie contemporaine des gens intelligents, il faut résister à l'argent et au découragement » (p. 52).

Émond résiste, combat, défend des valeurs. Il se dit mécréant et écrit en même temps : « J'ai un attachement profond à la tradition religieuse dans laquelle j'ai grandi, ainsi qu'au caractère subversif du message évangélique » (p. 71). Ses positions spirituelles sont très proches de celles de Pierre Vadeboncoeur. Dans son texte lu aux obsèques de ce dernier, le 15 février 2010, après avoir décrit la démarche de Vadeboncoeur il écrit : « Il y aurait donc quelque chose de plus grand que nous, quelque chose qui soit digne de foi, quelque chose qui vaille qu'on y sacrifie son intérêt personnel. Ce quelque chose crève les yeux, tombe sous le sens, mais tout, dans le monde contemporain, fait que nous nous en détournons » (p. 98).

Ce qui caractérise peut-être le plus la démarche de Émond, c'est sa conviction que la culture est irremplaçable, qu'il faut la remettre à sa place au coeur de la cité. Il rappelle aussi que nous avons « le devoir de remettre aux générations futures, et en particulier à celle qui nous suit, un lien solide avec le passé » (p. 110). Bernand Émond, un homme attentif.

Paul-Émile Roy

suite de la page 8

> Voilà où le placement de produits devient politique. Il intervient dans la nature même des films que l'on offrira au grand public, dans leur contenu, leur esthétique, désormais largement inspirée de la publicité haut de gamme, qui a créé le cadre convoité pour mettre un produit en évidence.(p. 74)

Si propagande il y a, elle est donc à chercher dans ce système capitaliste, « le cinéma hollywoodien [étant] parfaitement intégré au monde de la finance. » Vaillancourt se fait d'ailleurs un devoir de nous l'expliquer brillamment dans une synthèse où il rappelle à grands traits l'histoire d'une industrie et des majors qui ont connu leurs heures de gloire pendant les années folles avant que leur appétit soit freiné par des lois votées après la Deuxième Guerre mondiale et pendant la période maccarthiste, lois qui ont séparé les studios de production de leurs grands réseaux de distribution. Mais, montre Vaillancourt, le pouvoir de l'argent est tenace ; en situant son étude sur la période allant des années 1980 à 2010, il veut montrer qu'à nouveau le monde du divertissement est géré en trop grande partie par les impératifs financiers :

> Alors que l'on ne cesse de considérer les profits potentiels de l'usage d'une telle méthode, personne ne porte attention à la dégradation de la qualité de la production cinématographique, qui n'illustre plus la complexité de l'expérience humaine, mais expose un monde super-divertissant, ouvert à la promotion des marques (p. 79).

Vaillancourt passe en revue un nombre impressionnant de films, et parfois on peut être déçu du caractère un peu succinct de certains commentaires. De même, sa typologie laisse dans l'ombre d'autres genres plus mineurs comme la comédie, la romance ou les films d'horreur qui recèleraient sûrement quelques éléments pour renforcer son point de vue. La vue d'ensemble n'en est pas moins cohérente et convaincante. Toute personne qui consomme du cinéma américain gagnera grandement à utiliser sa grille d'analyse. De plus, son essai montre que certains réalisateurs d'Hollywood appartiennent à des courants de pensée qui leur donnent une « liberté de blâmer », ce qu'on aurait tort de ne pas considérer. Enfin, l'essayiste conclut en rappelant le point de vue kantien sur la critique artistique, celle-ci devant être « dégagée de tout intérêt ». Dans le cas de notre hégémonique Hollywood, il ne fait aucun doute que « l'idée d'un jugement libre d'intérêts [est] utopique ». ❖